

0

2



9

4

**Rébellion contre l'extinction /
Rebellion Against Extinction**

**Poésie online
Vincent Pécoil**

**Paolo Cirio
Sara Sadik**

Sara Sadik

—
en entretien avec Anysia Troin-Guis

À l'occasion de l'ouverture de Manifesta 13 à Marseille, nous avons rencontré Sara Sadik qui participe au programme central, *Trait d'union.s*, et au *Tiers Programme*, une initiative de l'équipe Éducation et Médiation. L'artiste revient ainsi sur l'année 2020, les projets qu'elle mène et la réflexion qu'elle propose autour de questions relatives à la culture des quartiers populaires, à leur représentation, à la déconstruction de leurs stéréotypes et à leur nécessaire reconnaissance. Traitant avec acuité des problématiques liées à son milieu d'origine, Sara Sadik élabore un récit alternatif et fictionnel sur les classes populaires, les populations issues de la diaspora maghrébine et les notions d'identité. Démarche absolument urgente lorsque, du côté du gouvernement, il n'est question que d'«ensauvagement d'une partie de la société» pour qualifier les dispositifs et les stratégies de lutte qui s'organisent chez les populations défavorisées.

Cette année a été évidemment marquée par la crise sanitaire. Quel a été son impact sur votre quotidien et votre manière de travailler ? Quelle incidence a-t-elle eu sur vos projets ?

Les expositions prévues en automne sont reportées au printemps, notamment un solo show au CAC Bretigny et des expositions collectives aux Magasins généraux à Pantin et à la Friche Belle de Mai à Marseille; cette dernière, *En attendant Omar Gatlato*, regroupera plus d'une vingtaine d'artistes d'Algérie ou de sa diaspora. Il y a aussi l'ouverture de Manifesta 13 qui a dû être reportée: ma création *Carnalito full option* sera visible à partir du 11 septembre. Le temps confiné dans mon appartement marseillais m'a permis de développer un travail davantage conceptuel pendant deux mois. Le décalage de la production de mes différents projets a été l'occasion d'améliorer certains détails et de repenser certains aspects de deux créations qui se suivent, regroupées sous le projet en trois phases de la *Hlel Academy* et dont ma performance *Tu deuh la miss*, présentée en janvier 2020 à Marseille dans le cadre du festival Parallèle et en partenariat avec Triangle France - Astérides, était la première partie.

Pouvez-vous nous raconter votre parcours ?

J'ai grandi dans une cité près de Bordeaux et, dans la perspective d'avancées sociales, d'une évolution financière, j'ai souhaité me rapprocher du centre de la ville. J'ai donc choisi un peu par hasard la filière

STI Arts appliqués pour être affectée dans un lycée bordelais plutôt favorisé. Je raconte souvent cette histoire mais elle est assez significative de mon entrée en art: une entrée plus aléatoire que par vocation jusqu'à mon admission à l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux. Puis, après cinq ans à côtoyer des personnes sans aucun rapport avec mes origines, le milieu d'où je venais ou même mes références culturelles, j'ai entamé un véritable travail sur la question de l'identité, et notamment la mienne, qui s'est traduit sous différentes formes, depuis l'autofiction, écrite et performée par mon alias Mélissa Lacoste, jusqu'aux projets actuels plus axés sur les questions de masculinité et d'adolescence.

Pouvez-vous nous présenter la création que vous proposez pour Manifesta 13 ?

Carnalito full option sera projeté à partir du 11 septembre dans différents lieux bien particuliers de la ville: des snacks et bars à chicha. C'est un film d'environ vingt minutes, tourné au stade Vélodrome, dans lequel je mets en scène un jeu qui réunit différents adolescents. Les acteurs sont des jeunes du centre éducatif fermé Les Cèdres pour lesquels j'ai dirigé un atelier hebdomadaire pendant quelques mois: nous discutons de leur vie, nous lisons des textes, regardions des vidéos, réfléchissions ensemble... Entre fiction et documentaire, l'idée de départ est de représenter un jeu télévisé dans lequel cinq garçons s'affrontent selon des épreuves censées refléter le profil type de ce que serait l'homme idéal: un homme beau, musclé, romantique, drôle... La partie documentaire se construit notamment dans les passages tournés dans un confessionnal, à la manière des télé-réalités, et rien n'est scripté. Les ados parlent de leur vie, de leurs sentiments, de leur vraie situation, tout en laissant néanmoins un flou entre le réel et la fiction. S'agit-il de l'expérience en C. E. F. ou du jeu TV? Le doute plane et il était important pour moi que, malgré mon film, chacun garde sa personnalité.

Pourquoi ce travail avec des jeunes de C. E. F. ?

Ce qui m'intéressait, c'était d'évoquer l'isolement et la solitude de ces jeunes bientôt majeurs, vivant seuls, hors de leurs repères habituels, mais à la fois en groupe. En somme, de penser cette idée particulière de collectivité. Tout le projet a été conceptualisé en lien avec le C. E. F.: cela fait des années que je souhaite travailler sur le monde



Sara Sadik, Carnalito Full Option, 2020.
Vidéo, 20'



Sara Sadik, *Allo le bled*, 2019.
Performance 10', production Triangle France – Astérides
à l'occasion du festival / on the occasion of Do Disturb
Palais de Tokyo, Paris. Photo: Ayka Lux

carcéral et la spécificité d'un centre pour mineurs m'a particulièrement intéressée pour prolonger le travail sur l'adolescence que je mène, une recherche sur cette période particulière de l'enfance au seuil du monde adulte.

Dans le cadre du Tiers Programme de Manifesta 13 qui se déroule au Tiers QC, vous avez aussi participé à l'Archive Invisible #4 et collaboré avec l'association M. A. D. E in Bassens, une organisation de femmes créée dans la cité marseillaise située dans le 14^e arrondissement. Vous y effectuez un travail sur les archives de l'association qui semble s'éloigner de vos projets habituels. Quels étaient les enjeux de cette exposition ?

Le projet avec les archives de l'association M. A. D. E in Bassens est en effet très différent de mon travail habituel mais l'on y retrouve l'un des axes principaux: une réflexion sur la représentation des hommes et des jeunes issus des classes populaires et de l'immigration. J'ai sélectionné les images en essayant de déconstruire les différents clichés autour d'eux. Pour moi, il y a urgence à opérer cette remise en cause et en question de ces clichés car, d'un point de vue personnel, mon père, mes oncles, les hommes de ma famille ont souffert d'un certain type de représentations qu'on accole aux personnes issues des quartiers populaires et il est important d'en proposer d'autres formes de représentation, voire de légitimation, afin d'amorcer une reconnaissance pour ces oubliés, ces délaissés.

Les réseaux sociaux sont très présents dans votre travail. Marshall McLuhan parlait des médias comme d'extensions de l'humain et le smartphone a bien été, plus que jamais, une véritable prothèse

du corps durant le confinement. Instagram ou Snapchat apparaissent chez vous moins comme des références que comme de véritables médiums à travers lesquels se construisent vos performances et une autre mythologie du quotidien. Cette esthétique semble s'originer plutôt dans une culture de masse, dans une culture populaire que dans un art « post-internet ». Comment l'analysez-vous ?

Instagram me permet de réunir une archive assez conséquente de la contemporanéité, c'est un prolongement de mon travail qui l'alimente aussi, d'une certaine manière. Je poste par exemple en story beaucoup de TikTok: tous ces réseaux sont réappropriés par les jeunes pour créer de nouvelles formes de communication et renouveler des formes de collectivité. Ces questions me passionnent et sont au centre de mes recherches: cette oscillation entre la solitude et la communauté ainsi que les processus d'adhésion collective qui se jouent dans le fait de réaliser des vidéos seul ou à plusieurs, de se répondre par image interposée. En ce sens, je cible vraiment de plus en plus mon travail sur l'adolescence car elle articule un monde tellement riche, dans ses cultures, ses dispositifs, ses émotions, ses sensibilités et ses vulnérabilités.

Comment vous considérez-vous dans le milieu de l'art contemporain qui semble assez éloigné de ce qui est au centre de votre travail ? Y-a-t-il l'idée de contaminer, de pirater ce milieu ? Ou d'aller vers une démocratisation de celui-ci, vers un partage des pratiques et des références de ce qui serait une culture savante d'un côté, et une culture de masse, populaire, de l'autre ?

Il y a évidemment les deux: le piratage c'est que je suis là! D'ailleurs, la dissémination dans les snacks de Marseille pour *Carnalito full option*, c'est bien un piratage. On déplace les lieux d'exposition attendus, on ouvre un espace plutôt clos sur lui-même vers des horizons plus populaires. Cependant, je n'ai pas envie non plus que l'on interprète ma création et ses lieux de diffusion comme une découverte un peu malsaine d'une Marseille interlope, pour aller « au zoo », pour le dire vulgairement. Un des premiers endroits choisis est le Moon Roof, un restaurant chicha situé vers la Pointe Rouge, plutôt chic: il n'est pas question de montrer la misère des classes populaires d'origine maghrébine mais de montrer des espaces périphériques. Pour ce qui est de ma place dans l'art contemporain et du piratage que je peux d'une certaine manière incarner, l'entrée de mes travaux dans des collections publiques illustre une certaine reconnaissance d'une esthétique, de références et de sujets liés à une culture très populaire: certaines pièces ont été acquises par le Frac PACA, le FCAC de Marseille, le CNAF, le Musée d'Art Moderne...

Pouvez-vous expliquer le rapport à la science-fiction qui se dessine dans votre travail ? La possibilité de déplacement, de décalage et de superposition des temporalités me semble très intéressante pour construire une réflexion



Sara Sadik, *Shour Beauty*, 2019.
Vidéo, 8'50''

sur l'autre et sur soi, pour créer une distance afin de révéler des motifs, des problématiques, des caractères et évoquer une culture dite périphérique, voire subalterne.

Il s'agit moins d'une perspective futuriste au sens propre que d'une réflexion autour d'un futur proche. Déplacer les sujets qui m'animent dans d'autres temporalités, d'autres espaces, créer des mutations permettent une certaine liberté et évitent certains écueils. Apporter une nouvelle esthétique à ces sujets permet aussi de s'éloigner du côté misérabiliste que peut parfois avoir le documentaire.

Je ne cherche ni à cacher la misère, ni à la dédramatiser mais, au contraire, à la figurer d'une manière différente, par de nouveaux langages, de nouvelles images qui détonnent d'une certaine doxa en ce qui concerne la représentation des cultures de quartiers populaires. Plus personnellement, les situations que j'évoque, je les ai vécues de près ou de loin, et le recours à la science-fiction et le détour par l'imagination pour appréhender le quotidien permet une œuvre peut-être plus stimulante, plus excitante, du côté de la création comme de celui de la réception.

Sara Sadik, *Tu deuh la miss*, 2020.
Performance 30', Festival Parallèle, Friche Belle de Mai, Triangle - Astérides, Marseille.



Sara Sadik

In conversation with Anyisia Troin-Guis

At the opening of Manifesta 13 in Marseille, we met Sara Sadik who is taking part in the main programme, *Trait d'union.s*, and in the *Tiers Programme*, a project produced by the Education and Mediation team. The artist talks about the year 2020, the projects she is involved in, and the line of thinking she is offering, to do with issues about the culture of working-class neighbourhoods, their representation, the deconstruction of their stereotypes, and their much-needed recognition. With a keen eye, Sara Sadik deals with problems associated with the environment where she was born, developing an alternative and fictional narrative about the working class, populations coming from the North African diaspora, and notions of identity. This is an extremely urgent approach, when, from the government's angle, all that is at issue is the "savage turn of a part of society" to borrow Minister of the Interior Darmanin's timely word for describing the systems and strategies of struggle which are being organized among underprivileged groups of people.

This year has obviously been marked by the health crisis. How has it impacted your day-to-day life and your way of working? What effect has it had on your projects?

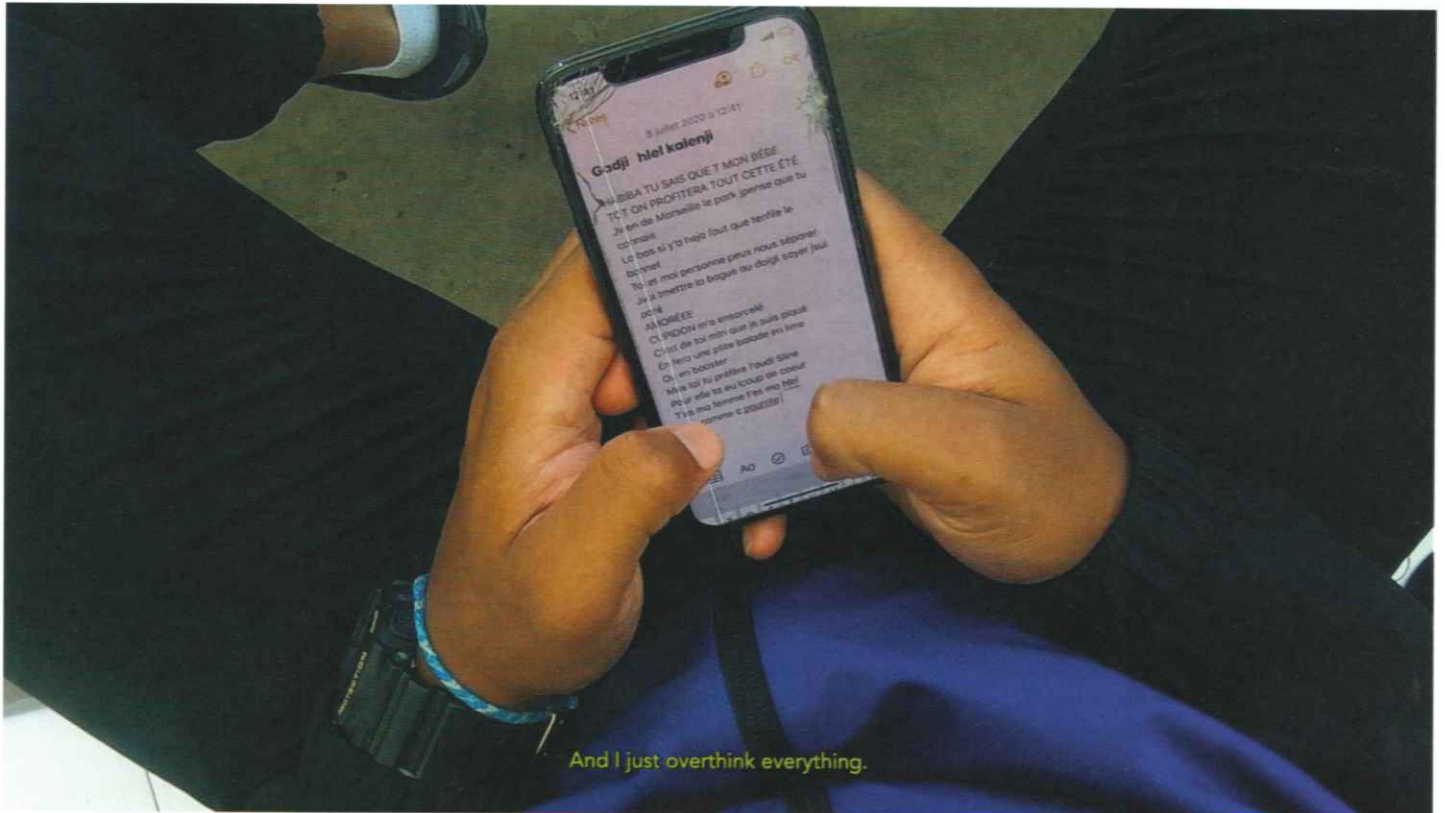
The shows planned for this autumn have been postponed until next spring, in particular a solo show at the CAC Bretigny, and some group shows at Les Magasins généraux in Pantin and at La Friche Belle de Mai in Marseille. This latter, *En attendant Omar Gatlatto [Waiting for Omar Gatlatto]*, will bring together more than twenty artists from Algeria and its diaspora. Then there's the opening of Manifesta 13, that has also had to be postponed. My work, *Carnalito full option*, will be on view from 11 September onward. The time spent on lockdown in my apartment in Marseille helped me to develop a more conceptual work for two months. The production gap in my different projects has given me a chance to improve certain details and re-think certain aspects of two successive works, presented in the three-phase project of the *Hlel Academy*, the first part being my performance *Tu deuh la miss*, put on in January 2020 in Marseille as part of the Parallèle festival, and in partnership with Triangle France–Astérides.

Can you talk to us about your background?

I grew up on a housing estate near Bordeaux and, with my eye on social advancement and having more money, I wanted to move closer to downtown Bordeaux. So, a bit haphazardly, I chose an applied sciences and arts programme so that I could be enrolled in a rather privileged Bordeaux high school. I've often told this story, but it is quite significant with regard to how I got into art, which was more by chance than by calling, until I was accepted by the Advanced School of Fine Arts in Bordeaux. Then, after five years spent rubbing shoulders with people who had nothing to do with my origins, the environment I came from, and even my cultural references, I embarked on a real project to do with the issue of identity, and my own identity in particular. That project took on different forms, ranging from auto-fiction, written and performed by my alias Mélissa Lacoste, to my current projects which are focused more on issues of masculinity and adolescence.

Can you tell us something about the work you're proposing for Manifesta 13?

Carnalito full option will be screened from 11 September on in different and quite distinctive venues in the city: snack bars and hookah and shisha bars. It's a film of about 20 minutes, shot in the Velodrome stadium, where I set up a game that involves various teenagers. The actors are young people from the Les Cèdres closed educational centre where I ran a weekly workshop for some months: we talked about their lives, we read texts, we watched videos, and we thought about things together... Somewhere between fiction and documentary, the original idea was to show a TV game in which five boys compete with each other in tests supposed to reflect the typical profile of what the ideal man would be: a handsome, well-built, romantic, amusing guy... The documentary part is constructed especially in the sequences filmed in a confessional, just like in TV reality shows, for which there is no script. The teenagers talk about their lives, their feelings, and their real situation, but they nevertheless leave a blurred zone between reality and fiction. Is this a closed educational centre experience or a TV game? Doubt hovers, and it was important for me that, despite my film, everyone holds onto their own personality.



Sara Sadik, *Carnalito Full Option*, 2020.
Vidéo, 20'

Sara Sadik, *Allo le bled*, 2019.

Performance 10', production Triangle France - Astérides à l'occasion du festival / on the occasion of Do Disturb Palais de Tokyo, Paris.
Photo: Guillaume Lebrun



Why this work with young people from the closed educational centre?

What interested me was dealing with the isolation and loneliness of these young people soon to be adults, living alone, outside their usual landmarks, but at the same time as a group. In a nutshell, thinking about this particular idea of collectiveness. The whole project was conceptualized with the centre: I'd been wanting to work on the prison world for years, and the specific nature of a centre for juveniles especially interested me, to carry on the work on adolescence that I'm involved with, and my research into that particular period of childhood on the threshold of the adult world.

As part of the Manifesta 13 Tiers Programme which is happening at the Tiers QG, you also took part in the *Archive Invisible #4* and worked with the M.A.D.E in Bassens association, a women's organization created in the housing estate in the 14th district of Marseille. You are working on the association's archives, which seems to be unlike your usual projects. What were the challenges of that show?

The project with the archives of the M.A.D.E in Bassens association is indeed very unlike my usual work, but in it you can find one of the main themes: a line of thinking about the representation of men and young people of working-class and immigrant origin. I selected the pictures by trying to deconstruct the different clichés around them. For me, there is an urgent need to question these clichés because, from a personal viewpoint, my father, my uncles and the men in my family have all suffered from a certain type of representation that is associated with people hailing from working-class neighbourhoods, and it's important to come up with other forms of representation, and even legitimization, so as to trigger some kind of recognition for these forgotten, abandoned people.

The social networks are very present in your work. Marshall McLuhan talked about the media as extensions of the human, and the smartphone has indeed, more than ever, been nothing less than a prosthesis during the lockdown. Instagram and Snapchat appear in your work less as references than as actual media, through which your performances and another daily-round mythology are constructed. This aesthetic seems to be more rooted in a mass culture, in a popular culture, than in a "post-Internet" art. How do you see it? Instagram enables me to bring together a quite significant archive of contemporaneity, it's an extension of my work, which also, in a way, feeds it. For example, I'm posting a lot of TikTok in my stories: all these networks are being re-appropriated by young people to create new forms of communication and renew forms of collectiveness. These issues interest me a great deal and are at the hub of my research: this wavering between loneliness and community as well as the processes of collective membership which are played out in the fact of making videos on your own or with several other people, and responding to yourself through interposed imagery. In this sense, I really am increasingly targeting my work on adolescence, because it expresses such a rich world, in its cultures, its systems, its emotions, its sensibilities and its vulnerabilities.

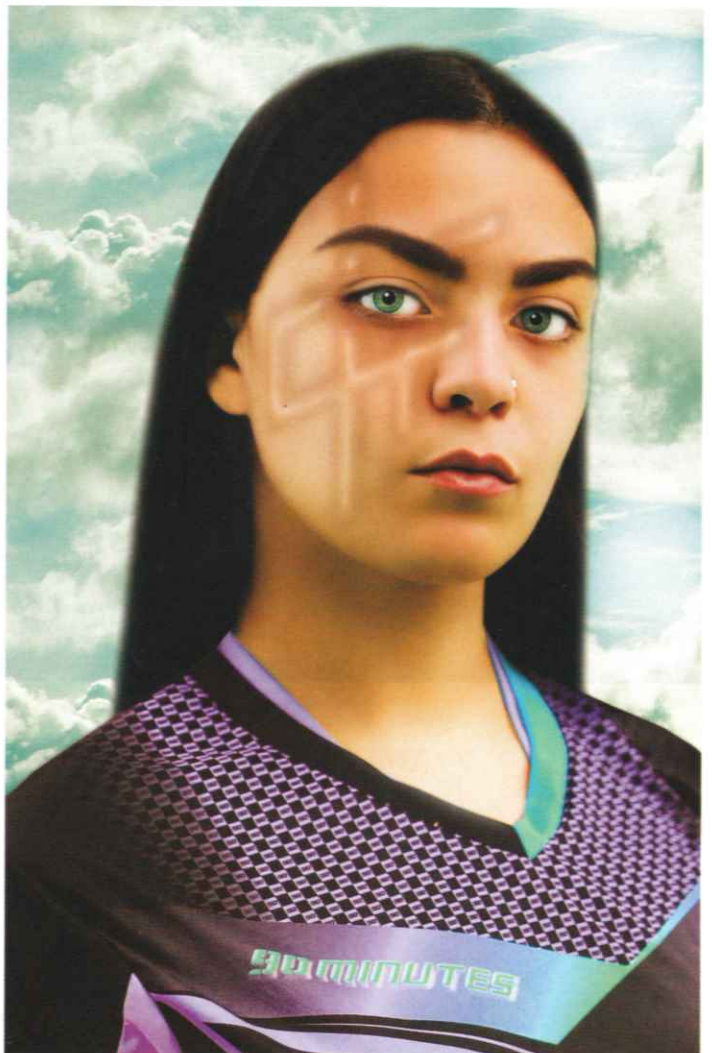
How do you regard yourself in the contemporary art world, which seems quite removed from what lies at the heart of your work? Is there the idea of contaminating and pirating that world? Or of going towards a democratization of it, towards a sharing of the practices and references of what might be a high-brow erudite culture on the one hand, and a low-brow mass, popular culture on the other? Both apply, obviously: the piracy is the fact that I'm here! What's more, screening *Carnalito full option*



Sara Sadik,
Tu deuh la miss, 2020.
Performance 30',
Festival Parallèle, Friche
Belle de Mai,
Triangle - Astérides, Marseille.



Sara Sadik, *Lysopaine*, 2019.
Impression jet d'encre sur papier / Inkjet print on paper, 150 × 100 cm.



Sara Sadik, *Lazuli*, 2018.
Impression jet d'encre sur papier / Inkjet print on paper, 150 × 100 cm.

in snack bars in Marseille is nothing if not pirating. You shift expected exhibition venues, you open up a space that is rather closed in on itself, towards more popular horizons. But nor do I want people to interpret my work and the places where it's disseminated as a slightly unwholesome discovery of a shady Marseille, going "to the zoo", to put it in vulgar words. One of the first places chosen is the Moon Roof, a rather posh shisha restaurant at the Pointe Rouge: what's involved isn't showing the wretched poverty of the working classes from North Africa, but of showing peripheral areas. As for my own place in the world of contemporary art and pirating, which I might in a way incarnate, the fact that works find their way into public collections illustrates a certain acknowledgement of an aesthetic, of references and subjects connected to a very popular culture: some pieces have been acquired by the FRAC PACA, the FCAC in Marseille, the CNAP, the Museum of Modern Art...

Can you explain the relation to science-fiction that comes through in your work? The possibility of displacement, discrepancy and superposition of time-frames seems very interesting to me for constructing a way of thinking about the other

and oneself, to create a distance so as to reveal motifs, issues, and characters, and refer to a so-called peripheral, not to say subordinate culture.

It's not so much a question of a futuristic perspective, in the literal sense, as of a way of thinking about a near future. Shifting and displacing subjects, which inform me, into other time-frames, and other spaces, and creating changes, all that enables me to have a certain freedom, and sidestep certain pitfalls. Bringing a new aesthetic to these subjects also makes it possible to get away from the miserabilist side which the documentary can sometimes have. I'm not trying either to hide poverty and wretchedness, or to tone down those things, but, on the contrary, I'm attempting to depict them differently, through new languages and new images which clash with a certain doxa as far as the representation of working-class neighbourhood cultures are concerned. More personally, I myself have experienced, near and far, the situations I describe, and my recourse to science-fiction and using the imagination to grasp the daily round allows a work that is perhaps more stimulating and exciting, both where creation and reception are concerned.